L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 30 MARS 1886

BULLETIN ARTISTIQUE.

XV.

L'Opéra italien—Le drame lyrique au point de vue moderne—Meyerbeer—Wagner—Le motif caractéristique—Verdi—Le désarroi des théâtres—Les exigences des artistes—L'Opéra de Paris—Le répertoire stationnaire—Offenbach et ses successeurs Temple et boutique—Ce que coûte l'opérette—Les directeurs américains—Appointements à la hausse ; prix d'entrée à la baisse—La saison 1885—1886 à l'Opéra—Ce qu'a causé le déluge. —Un prince mal tombé—Soirée opiacée—Le public folichonne—LA PRINCESSE DES CANARIES.—*La partition—Un bis pieu—Les artistes, Lecocq et l'Opéra-Comique—Bénéfice de M. Leroy, régisseur-général—Matinée des choristes—Vingt-huit bravo*—LE PETIT FAUST—*Dernier Concert de Mme Marguerite Samuel.—L'Exposition.*

A plusieurs reprises on a constaté récemment que l'opéra italien qui autrefois exerçait presque partout une souveraineté à peu près incontestée, semblait être près, bien près de sa fin. Ce fut Paris qui lui porta le premier coup, il y a quelques années; Paris où ce genre fût si longtemps l'objet d'un culte; culte qui rendait les français eux-mêmes injustes à l'égard de leur propre École, présentant cependant de grandes beautés. Puis comme le monde entier se compose sur ce Paris avant tout, alors qu'il s'agit de questions d'art, l'exemple fut bientôt suivi : vite ce démodement gagna du terrain.

Le fait est que la conception du drame lyrique, tel que l'entendent encore les italiens, ne suffisait plus aux idées nouvelles, contemporaines; ce cadre était devenu absolument trop mesquin.

Le temps n'est plus où l'on puisse donner la qualification d'opéra à une partition, je serais presque tenté d'écrire à un album, où défilent assurément de charmantes, d'émouvantes mélodies, des pages profondement senties, mais enfin ne se reliant pas entr'elles et ne formant point ce tout, cette unité indispensable désormais à toute œuvre scénique de haut vol.

Notre époque en a fini avec ces compositions lyrique faussées, qu'on feuillette comme un volume de pièces détachées, entièrement indépendantes les unes des autres. L'esthétique actuelle n'a plus de ces tolérances là.

Aujourd'hui les masses reponsent l'Opéra-concert. Elles exigent que chant et instrumentation s'entraident, pour ainsi dire, dans l'action; et que les deux langues : poésie et musique—concourent également à vous attacher à la marche du drame sous cette double forme : à portraiturer les personnages et leurs passions dans les limites du possible.

Meyerbeer, ce maître qui domine toujours au théâtre, Meyerbeer avait bien compris cette fonction de la musique, quand il recourait à ce qu'on a depuis appelé le motif caractéristique, et qu'on a attribué assez étrangement à Wagner, venu tant et tant d'années pourtant après le créateur.

Prenez en effet les quatre grandes partitions de Meyerbeer; il n'en est pas une où l'orchestre ne vous présente pas ce motif indicateur qui annonce Bertram ou Marcel ; Jean de Leyde ou Vasco de Gama.

En cela Wagner n'a été, ne nous en déplaise, que le suivant de Meyerbeer, il a pu étendre cette idée, la pousser même jusqu'à l'exagération, mais elle n'émane pas de lui.

La musique se faisant décidément langue, s'est émancipée la tradition italienne; et c'est parce que les compositeurs de l'Italie ont résisté à cette évolution que leurs œuvres paraissent aujourd'hui écourtées.

Seul Verdi paraît être conquis à cette nécessité de la musique du présent et de l'avenir ; seul, en Italie,—veux-je dire, il se rallie à ceux qui demandent à l'opéra non pas seulement des pages belles, d'un vif effet, mais aussi des chants exprimant ce qu'ils veulent dire, autant que cette faculté est laissée à la musique. *Aïda* est un pas dans cette voie ; et *l'Otello* qu'achève à cette heure le maître, en sera un nouveau, dit-on.

En attendant, le le répète, l'opéra italiet se meurt à peu près partout, mieux encore que tout autre répertoire.

Du reste, un mauvais vent semble passer sur les scènes lyriques; de toutes parts nous arrivent les bruits de directions qui s'écroulent ; chaque jour nous apprenons que telle localité qui, en Europe comme aux Etats-Unis, avait chaque saison sa troupe régulière, n'ouvre plus maintenant son théâtre que d'une façon intermittente, à des intervalles éloignés.

Ce fait est attribuable à diverses causes. Les publics se blasent sur un répertoire très peu renouvelé; les maîtres ont disparu, presque tous du moins; leurs successeurs n'ont fait que leur succéder, et ne les ont point remplacés. A part une œuvre de ci de là qui reste, la plupart des partitions nouvelles n'ont qu'une existence éphémère ; il faut toujours en revenir à ces dix-huit ou vingt ouvrages qui constituent le fonds artistique depuis si longtemps, et dont quelques-uns sont devenus singulièrement insuffisants, quand on les rapproche de nos idées modernes.

Une autre cause du désarroi des théâtres, de ces chutes de directeurs abattus, les uns à la suite des autre, comme capucins de cartes, est la cote à laquelle se sont hanssés les chanteurs. D'exigence en exigence, les voici arrivés à des chiffres qui signifient banqueroute pour les impressarii. Cela est si vrai que, même au sein de théâtres comme l'Opéra de Paris par exemple, qui palpe une subvention de huit cent mille francs, il faut des prodiges d'administration pour arriver à établir un à peu près d'équilibre entre la dépense et la recette.

Récemment un ministre, envisageant la situation, déclarait que la décadence de l'Opéra de Paris, dans son ensemble, était manifeste, et que ce mouvement de recul irait s'accentuant davantage, jusqu'au jour où les Chambres accorderaient une forte augmentation de subvention, déjà devenue indispensable. Les têtes de la troupe—dans divers services, sauf l'orchestre—se font une part telle, qu'il ne reste guère que des miettes pour les autres. De là des disparates choquantes. Sans compter que la plupart du temps le talent de l'artiste n'est pas en proportion avec le traitement royal qu'il émarge ; il n'y a pas valeur reçue pour le directeur.

Ce répertoire, un peu beaucoup stationnaire de l'opéra, après avoir engendré une quasi-satiété, devait avoir pour conséquence la venue, l'essai d'un autre genre. C'est ainsi qu'Offenbach conçut la pensée d'attirer à lui les gavés de grand opéra, et de tenter de faire agir comme apéritif les friandises de l'opérette sur ces estomacs exténués ; ainsi qu'il voulut ouvrir la boutique des Bouffes-Parisiens, pour faire concurrence au temple de la rue Lepelletier, l'Académie de Musique d'alors.

Concurrence bientôt sérieuse, vous ne l'ignorez pas ; affaire si productive qu'Offenbach eut tôt des jaloux et des imitateurs. Depuis la lignée en est devenue nombreuse, et vous savez si elles ont pullulé, ces diablesses d'opérettes.

Mais là encore devait se produire le même résultat que pour l'opéra. De Paris la mode, inaugurée par Offenbach, se propagea partout ; sur tous les points du globe on voulut se donner le plaisir de cette musiquette.

Ces demandes multipliées réagirent sur les artistes de la chose ; le vin de l'ambition leur grimpa vite au cerveau ; vite ils eurent l'ivresse d'eux-mêmes ; et de griserie en griserie, ils en vinrent presque à penser qu'eux aussi pourraient dicter des lois, à l'instar de leurs confrères de l'opéra, dont les prétentions grandissaient à mesure que se produisait la baisse d'un genre qu'il faudrait relever à tout prix, par le talent des interprètes.

Si bien que les sujets de l'opérette, de gradation en gradation, en sont arrivés, en dehors de Paris, en dehors de la France surtout, à des appointements que n'auraient pas rêvés les royautés de l'art il y a un demi-siècle.

Vous avez maintes fois rencontré, n'est-ce pas ? de ces ratés de l'opéra et de l'opéra-comique, qui, après avoir quitté ceux-ci, ou plutôt après avoir été lâchés par eux, ont versé dans l'opérette, et là, ont commandé des prix démesurément plus élevés que leur mérite.

Conséquence, l'opérette française péricrite à son tour à l'étranger, aux États-Unis particulièrement. Là aussi la cote est insensée.

Les impressarii américains ont songé, eux, à un moyen de *self-defence*, et ils l'ont en quelque sorte trouvé. Ils ont fait traduire en anglais l'œuvre des Offenbach, des Lecocq, des Hervé, des Andran, des Varney, des Planquette ; qui, aidé de celui de MM. Gilbert et Sullivan, ne leur vaut pas de trop vilaines affaires; et les soustrait surement, dans tous les cas, à ces ruineuses aventures où l'on paie des sujets d'opérette à l'égal de chanteurs, dans la sérieuse acception du mot.

Les exigences de mesdames et messieurs de l'opérette qui déjà ont causé plus d'un effondrement directorial, auront, tout à l'heure, l'effet de rendre difficile, sinon impossible, pareille exploitation. On trouvera de plus en plus rarement des impressarii, assez naïfs pour s'exposer à tant de risques ; pour tenter une entreprise qui, même dans les meilleurs conditions de réussite, ne donnerait que de piètres profits, ne justifiant point la mise en péril du capital employé là.

Il en résultera que peu à peu l'on renoncera aussi à l'opérette, ou que du moins on le délaissera fort. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, s'il demeure aussi coutaux.

A Dieu ne plaise que je le nie : sans doute ce répertoire a son attrait ; il en est des pages fort aimables. On y goûte volontiers, comme on trempe ses lèvres dans un verre de liqueur, après avoir sablé les grands crûs.

Mais être mis à ce seul régime ; tout le temps, ce carême relatif; nenni ! A ce régime là vous maigririez bientôt et désolamment. Songez-y donc : entendre chaque soir ce même genre, dont presque tous les produits semblent sortir d'un seul et même moule ; c'est grave, très grave. Peu de constitutions capables de résister à cette épreuve. Quelle perturbation dans le goût, nos enfants si telle musique vous était infligée, imposée à perpétuité. Ouf ! j'en ai froid dans le dos.

Et puis, je le répète, ce budget arrive maintenant à un total que ne saurait garantir les recettes, dans l'état ordinaire ; la preuve vient d'en être faite lui-même fois de plus, malgré toutes les assertions contraires que vous pourrez entendre. Et voici le comble : à mesure que s'aggravent les conditions des artistes, le public se fait plus parcimonieux ; il impose des réductions de tarif ruineuses.

C'est ainsi que sur cette pente, il a mal suivi les représentations d'une artiste, sans seconde dans sa ligne : Judic ; ainsi qu'on n'a pu l'amener à l'Opéra qu'à des prix désastreusement bas, qui excluent toute possibilité de bénéfice, établissant un déplorable et inutile précédent, dont l'extirpation sera malaisée.

—C'est vendredi prochain que se fermera cette saison théâtrale, où il y aura en certainement de fort bonnes choses à côté de sérieuses lacunes. Il en ressort cependant que, dans son petit cadre, l'administration n'a rien négligé, afin d'obtenir bien des réussites dont il faut la louer, en se rappelant dans quelles conditions elle a fait sa troupe ; les ressources exigées dont il lui a fallu se contenter ; les désétoiles où qu'elle a du souvent masquer de son mieux.

En somme la saison 1885-1886 laissera plus d'un souvenir agréable.

Quant à la carte à payer, c'est autre affaire ; mais le public, cet égoïste à mille têtes, qui cette fois a eu ses plaisirs au rabais, n'en préoccupe nullement. Il songe trop peu au lendemain du théâtre. Son unique soin est d'avoir un menu abondant pour ainsi peu d'argent que possible. Après moi le déluge ! pense ce Louis XV multiple.

Le déluge ! il avait fortement compromis la recette de dimanche et l'organe de M. Tony-Reine. Une presqu'aphonie. De plus le rôle de la Cameyera —dont l'absence n'avait, d'ailleurs, rien à démériter avec le déluge, avec l'eau—était doublé par Mme Pachet qui, elle, n'était point là précisément dans ses eaux et se sentait mal à l'aise ; gênée par la triple préoccupation du dialogue, de la musique et de la mise en scène. Ces deux lacunes réagissaient évidemment, irrésistiblement sur les autres artistes ; bien souvent c'était comme une leçon qu'on débitait et prestissimo encore.

Et bien que cette malheureuse dernière représentation de l'opérette en vogue ici : *Le Cœur et la Main*, a été d'une pitoyable faiblesse. Incident d'autant plus regrettable que le petit fils de l'empereur du Brésil : le prince Auguste Leopoldo—un éphèbe blond comme l'ambre—venait ce soir-là à l'Opéra pour la première fois. N'importe ; lui et son entourage ont paru s'amuser fort, et ils sont restés sur le pont jusqu'à la fin, je crois. Pratique de la pièce, était-ce des paroles échangées entr'eux qu'ils s'agaçaient ainsi ? Il n'y a qu'un reporter indiscret qui pourrait vous éclairer sur ce point. Le fait est qu'ils riaient à bouche et à cœur bien ouverts. Après ça, vous savez : *Les Portugais sont toujours gais !* Du moins c'est ce qu'on affirme dans *Le Jour et la Nuit*.

Au fait, ce sont des Brésiliens, me reposterez-vous peut-être ? Qu'importe, cela se touche de si près.

La marche du présent bulletin qui s'en va d'un pas assez mal assuré, sous le ciel gris de plomb dont nous sommes coiffés en ce moment, menaçant une fois de plus de fondre en eau, la marche de ce bulletin, dis je, m'a conduit, je ne sais plus trop comment, à anticiper ; à vous parler de la soirée très mouillée et très opiacée de dimanche, avant de m'occuper de celle du samedi qui, d'ailleurs ne lui ressemblait en rien. Donc, un pas à reculons, s'il vous plaît, et revenons à elle. Elle vaut mieux que celle suivante, je vous l'affirme ; car c'est à cette date de samedi que se donnait la première représentation de *La Princesse des Canaries*. Un succès.

J'ignore si la direction actuelle a l'intention de tenter, une seconde fois l'aventure de l'opérette. Je serais presque disposé à le croire, en songeant aux dépenses qu'elle a faites pour cette œuvre ; à moins qu'elle n'ait été trompée dans ses calculs de temps, et que la mise au point ne se soit fait attendre bien au-delà de ses prévisions. Le fait est qu'elle s'est mise en frais pour un ensemble de ces trois actes qui, en fin de compte, n'auront été joués que trois fois, quatre au plus. Les costumes y sont en très grand nombre ; ceux de l'épita et d'Ines, à eux seuls, garniraient fort gentiment un vêstiaire. Ines et Épita passent leur temps à s'habiller et à se déshabiller, dans cet ouvrage, en dehors de la scène bien entendu. Chacun des artistes aussi—et à peu près—également une notable variété de pelures, très fraîches, d'ailleurs ; et si un tel bagage ne devait servir qu'à un reste de saison de cinq ou six jours, ce serait vraiment dommage, presque de la prodigalité.

Vous avez entendu dire, vous avez lu souvent aussi que notre public n'aime nullement les crudités de l'opérette ; que le rouge lui monte au front quand la phrase se fait un peu trop folichonne ; que les habitués de l'Opéra sont gens trop comme il faut pour prendre plaisir à des situations ou à des mots trop risqués; que *le gros* sel blesse son palais, etc., etc., etc.

D'autre part, et je m'en confesse, j'ai maintenu que c'était là une erreur ; j'ai affirmé souvent, et j'affirme à nouveau, que ce public, rien moins que bégueule, goûte surtout à ces épices du mot et de la situation. J'ajoute même et j'y insiste que l'opérette ne lui sortit de rien s'il ne lui offrait pas de ces petits sentiers, où l'on s'égale, où l'on s'égare en pleine liberté d'allure. *Ex eo* est le mal !

Ce sont là chemins qui ont toujours de l'attirance pour la masse ; elle y engage fort volontiers, et quand la halte n'est point assez longue, elle vous demande et avec instance de l'y ramener. Cela est invariablement ainsi, souvenez-vous bien ; et toujours il en sera de même. Au théâtre la cuisine relevée est la plus demandée.

Les claqueurs, qui étudient leur terrain aussi, demandent des bis sortant aux passages scabreux ; ils en usent et en abusent même.

Le public, lui, le vrai, a exactement la même jouissance ; il ne sera peut-être pas aussi exagéré dans ses *encore*, mais ceux là portent sur les mêmes détails. Pour qui a la moindre habitude du théâtre et de notre parterre, il serait très aisé de dire, à première lecture, quels seront les morceaux où les mouvements de scène qui seront bissés, et parfois trissés. Tant pis pour l'opérette qui n'offrirait pas au public l'occasion de mordre ainsi à bouche que veux-tu. Bien mieux, il est rare, très rare que celui-ci n'amène pas l'artiste—par de continuelles invites—à souligner cette sorte d'effets. Cela saute aux yeux dans toutes les œuvres ; et samedi, comme d'ordinaire, on a été fidèle à cette consigne que l'immense majorité se donne mentalement.

Une expression créole exprime originalement l'idée d'une chose prenant plaisir complet à ce qu'elle entend ou à ce qu'elle voit : "*Li dans son sirop.*" Eh bien, quand ces hardiesses de paroles, de gestes, ou d'action surviennent à la rampe, et surtout lorsqu'elles ont une femme pour interprète, le public—fort peu rigoriste dans son ensemble—"est dans son sirop."

Samedi il y nageait mieux que jamais; et remarquez que nous sommes en Carême. Honni soit qui mal y pense ! Je ne crois pas qu'il y ait là motif à damnation.

Je regrette de n'avoir sous les yeux ni le livret, ni la partition de *La Princesse des Canaries*. Lorsque je dis : livret, j'entends que je m'en servirais seulement pour désigner, par les premiers vers, par le timbre, les divers numéros.

Quant à vous raconter le sujet de la pièce, c'est là une méthode dont je me suis toujours abstenu, pour bien des raisons : la première c'est qu'en général je ne prends guère la peine de suivre ce genre de littérature, assez négligemment lié d'ordinaire ; la seconde, c'est que le plus souvent, et ici j'implore le pardon de mes confrères—je comprends, encore moins un libretto, après en avoir lu l'analyse.

Donc je ne vous dirai point les détails de l'action de ces trois actes qui, d'ailleurs, ont dû nouvoyer, de la gaîté.

A la seule partition je m'arrêterai un instant, en m'aidant de mes souvenirs.

Et, tout d'abord, je note que Lecocq était assurément dans l'un de ses bons jours quand il l'a écrite. On y retrouve les touches délicates de celui qui a composé *Le Cœur et la Main*. Ce n'est pas, à coup sûr, aussi bien rempli, aussi corsé que cette dernière œuvre, pourtant c'est, sans conteste, production d'artiste, d'artiste distingué.

La partition de la *Princesse des Canaries* m'a causé la sensation d'une gentille toile de chevalet, sans prétention, mais toute frétillante, toute coquette. La Lecocq a fait tout petit, tout mignon, tout gracieux. Rien de bien saillant dans l'œuvre, mais presque toutes les parties aimables.

Ici les grands finals sont délaissés, les baissers de rideaux n'ont rien de compliqué, rien d'ambitieux.

C'est surtout avec la mélodie que le musicien a ses tête-à-tête, ses causeries ; mélodie le plus fréquemment bien trouvées, et m's'habillant pas trop de réminiscences. C'est du neuf qui est sûr à l'auditoire.

Dès le début on remarque dans ce cadre miniature un très pimpant coloris ; quelque chose de venu sans effort, de limpide, qui plaît et qui porte aussi un certain caractère de distinction, de grâce. Ce coloris se maintient tout le long de l'œuvre, et il sauve plus d'une fois la ligne un peu hésitante. Vous ne pourriez dire toujours quel est le poème qui vous est servi ; quel qu'il soit cependant, la sauce vous le fait trouver bon.

Au ler acte, si ma mémoire me sert bien, les numéros les plus en saillie sont des couplets d'Ines et de Pédrille ; ceux de Épita :

Il faut garder quelque chose
Pour son futur mari;

Bissés, cela va de soi, puisqu'il y a piment ; le duetto de Épita et d'Ines ; la chanson de Épita, dont le refrain se mêlera au final et le terminera.

Au second acte, un quartette, très gentiment traité ; le duo entre Bombardos et Pataquès :

Ce cher général Bombardos,
Ce cher général Pataquès !

d'un rythme frappant, très scénique, plein de comique, plein d'esprit et du meilleur et bien dit. La phrase demandante en est ramenée avec beaucoup d'à propos, beaucoup de bonheur à la fin de l'acte.

Le duo des fausses anglaises n'est pas une grande trouvaille mélodique, mais la facture est celle d'un compositeur connaisseur, son théâtre à fond. Cette facture est frappée au bon coin ; si bien qu'on oublie que l'allure du chant n'est pas très décidée, et que l'ensemble piaît au point de provoquer un bis ; très gracieusement dirigé par Mmes Reine et Caisso qui, si elles sont gentilles et amusantes dans le morceau, ne sont pas néanmoins tout à fait accommodées à l'anglaise.

Je laissez-moi donc reporter un instant à l'orchestre. Dans cette partition, l'orchestration est souvent très soignée, on y trouve un intérêt réel ; des ciselures d'un faire fort distingué.

Au cours de ce second acte, je signale un frais et charmant dessin d'orchestre, scandé par la cloche qui sonne heure minuit et annonce la venue de la reine d'emprunt. C'est d'un délicieux effet et par les procédés les plus simples. Dans ce petit épisode surtout s'affirme cette délicatesse de touche dont je parlais plus haut.

A ce second acte se placent les couplets :

Voilà comment gouverneera,
La princesse des Canaries

Cette ariette n'est peut-être pas marquée au cachet de l'originalité ; pourtant elle a un certain entrain, du brio ; et le compositeur le sait si bien, qu'il y reviendra pour son dernier baisser de rideau.

Au troisième acte, il faut citer la chanson du torréador ; elle est musicalement incidentée ; elle a de la vie, du mouvement, du pailleté. En dehors de ce morceau, rien qui soit resté en mon souvenir dans ce troisième acte.

En somme, *La Princesse des Canaries* est un ouvrage qui aurait pu faire ici bonne campagne ; il est regrettable qu'il n'ait été ajouté au répertoire qu'à la dernière heure.

C'est de la musique fraîche, alerte, primesautière ; la distribution en est ce qu'elle doit être ; et l'administration a fait une jolie toilette à la jolie œuvre de MM. Duru, Chivot et Lecocq.

Cette création de l'épita est une aimable figure à ajouter à la riche galerie artistique de Mme Reine, qui aura en si large part dans les succès obtenus au cours de la saison, à la veille de finir. Chanteuse et actrice, elle a tiré tout le parti possible de ce rôle moins saillant par lui même que plusieurs autres de son répertoire.

Réussite aussi pour Mme Caisso. En rendant compte à la hâte de cette première représentation, je me contente de dire que nul rôle ne lui a valu meilleur accueil que celui d'Ines. Elle y a donné tous ses soins et en a chanté plusieurs pages avec une finesse qu'on retrouvait aussi dans son jeu.

Pédrille et Inigo ont été très alertement tenus par MM. Caisso et Lefèvre. Comme pour Mme Reine, comme pour Mme Caisso, je n'ai que des éloges à en écrire.

Il y a longtemps que M. Caisso est un favori du public, et Dieu me garde d'y contredire. Dès le début de la saison j'ai dit en quelle estime je tenais cet artiste ; je suis heureux que tout, jusqu'à la fin, ait justifié mes sympathies pour lui.

Quant à M. Lefèvre, je ne sais quelle frondeur s'était montrée à son égard aux premiers jours. Contre cette indifférence immotivée, je me suis élevé alors l'abord, et j'ai écrit que d'excellentes qualités—nature et acquis—sont en cet artiste, qui évidemment a les saines traditions du théâtre, y a appris et y pratique la sobriété de bon goût, tout en arrivant à l'effet. Je note avec satisfaction que depuis, ces premiers jours, il a fait chemin, a gagné bien du terrain, et qu'aujourd'hui on l'écoute, on le suit avec intérêt, avec plaisir.

Dans ce rôle d'Inigo il a particulièrement affirmé ses qualités. Si cette création se fut posée à l'entrée de la saison théâtrale, elle lui aurait immédiatement conquis dans la troupe et dans la faveur du public la place qu'on lui a d'abord quelque peu contestée et qu'il occupe aujourd'hui sans conteste. Je ne revanche est prise ; j'en sais qui de très bonne foi s'étaient trop hâtés de le nier, et qui de bonne foi aussi se sont déjugés.

Les généraux Pataques et Bombardos ne sont point personnages nouveaux dans le domaine de l'opérette. Elle en a même un peu beaucoup abusé ; elle dont le répertoire ressemble à ce cortège de *la Juive*, qui défile longtemps, mais en faisant repasser sous les yeux des spectateurs les mêmes comparses.

Il n'est donc point surprenant que M. Tony Reine nous ramène, sous les espèces de Pataquès, une connaissance déjà rencontrée. La faute en est surtout aux auteurs qui ont chassé sur les terres d'autrui, sur leurs propres terres peut-être. Si dans cette création le comique de M. Reine n'a pas revêtu une enveloppe nouvelle, du moins il y a gardé l'habitude excellente d'être sympathique et amusant.

Pas de grands effets à attendre du général Bombardos, dans lequel reparaissait M. Rebeval, après avoir longtemps chômé. Il y a été convenable. Une plus longue expérience du théâtre lui apprendra à *bâfler* plus résolument ses rôles.

En écoutant diverses parties de *La Princesse des Canaries*, on se rappelant *Le Cœur et la Main*, *La Petite Marice* et plusieurs morceaux de l'ouvrage chanté hier : *Le Jour et la Nuit*, on reçoit l'impression que Lecocq chemine vers l'opéra-comique dont il eût, d'ailleurs, des velléités dès ses débuts, dans le second acte de *La Fille de Mme Angot*. Il y voici arrivé. Un dernier ouvrage de lui : *l'Intos*, est maintenant en répétitions à l'Opéra-Comique de Paris, et M. Carvalho, un expert en pareille matière, en prédit un grand succès.

Le second bénéfice de M. L. Leroy, régisseur-général, seconde représentation de *La Princesse des Canaries*. Nous ne faisons pas de la précaution inutile, en écrivant que l'on se presse au bureau de location ; soyez y donc en matin, dès la première heure, si vous tenez à voir, confortablement assis, ce joli ouvrage.

Demain en matinée *Le Petit Faust*, pour la dernière fois. Cette représentation, dont nous parlons dans notre bulletin artistique, est offerte aux choristes.

Demain soir, *Le Grand Mogol*; jeudi et vendredi, représentations de gala pour les adieux de la troupe.

THÉATRE ST. CHARLES.—L'annonce de la reprise du drame *Michael Strogoff* avait rempli la salle de St-Charles dimanche dernier, et hier encore, malgré le détestable temps que vous savez, l'auditoire était fort nombreux. La direction a tenu ses promesses ; elle a monté brillamment l'œuvre de Jules Verne et de d'Ennery. Il y a la toute une série de décors à effet, brossés expressément pour la pièce, et un ballet dont les costumes sont riches et élegants.

Ce ballet, qui a pour premières danseuses Mlle Carlotta Briaria, Eugénie Capellini (travesti) et Elisa Carulla, paraît au premier et au second acte. Vivement applaudies ces trois artistes et diverses figures chorégraphiques d'une charmante disposition.

Pièce intéressante et luxueux spectacle que vous voudront voir. *Michael Strogoff* sera donné aujourd'hui à midi et le soir.

GRAND OPERA-HOUSE. — *Les Frères Corses* sont un drame qui date déjà de loin, mais dont le public a tres bien accueilli samedi soir dernier. Cela n'est point à la hauteur du *Roman d'un jeune Homme Pauvre*, bien entendu ; néanmoins le Star Dramatic Company en tire bon parti et lui devra probablement une satisfaisante semaine, pécuniairement parlant.

Les rôles principaux sont joués par Mlles Marie Wainwright, Minnie Monk, Louise Muldener ; MM. J. Wheelock, Barton Hill, Chas. B. Welles, Wheatleigh, Harry Hawk, etc.

Ce soir, troisième représentation.

ACADEMIE DE MUSIQUE. — *A Soap Bubble* sera joué ce soir pour la troisième fois. Cette charge, qui n'a, que nous sachions, aucune prétention littéraire, est un cadre où MM. Baker et Farron, les comiques populaires, s'en donnent à cœur-joie—jeu, chant et danse. Ces extravagances ne se racontent pas ; il faut les voir, les entendre Vous en aurez occasion chaque jour de la présente semaine.

Dimanche prochain, M. Milton Nobles dans *Love and Law*.

—Le Centro Espanol & Hispano Americano donnait, samedi dernier, une soirée musicale, dramatique et littéraire, qui a eu un véritable succès auprès de nos invités. Ils ont été accueillis d'une façon charmante par ce Club, distingué à tous égards, et ont passé là quelques heures, trop courtes, dont ils ont gardé le plus aimable souvenir.

Si bien que beaucoup d'entr'eux l'appétit est venu en mangeant. Ils nous prient donc d'être leur interprète auprès du Club et de demander une seconde représentation de la jolie comédie, si alertement jouée : *El Médico de Palos*, et une autre audition du poème de M. Manuel Castillo, que celui-ci a très remarquablement dit.

Voilà qui est fait. Accordé, n'est-ce pas ?

THEATRE FARANTA.—Ce soir, seconde représentation du *Yellow Dwarf*, par la troupe Sibon, qui a été très vivement applaudi hier par un nombreux public accouru là malgré une averse sans fin.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 29 mars 1886.
Thermomètre de H. SCHMITZ, Opticien.

6 heures du matin	Fahrenheit 69	Centigrade 20½
Midi	79	26
3 P. M.	79	26
6 P. M.	76	24½

Nlle Orléans, 29 mars 1886, 2 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta	47	Nashville, Tenn	60
Augusta, Géo	52	Pittsburg, Pa	47
Savannah, Géo	70	Cairo, Ill	48
Mobile, Ala	67	Davenport, Iowa	32
Montgomery, Ala.	68	Dubuque, Iowa	34
Vicksburg, Miss.	62	Keokuk, Iowa	35
Galveston, Tex	63	La Crosse, Wis	33
Indianola, Tex	60	St-Louis, Mo	42
Shreveport, La	54	St-Paul, Minn	30
Corsicana, Tex	—	Leavenworth, Kan.	32
Chattanooga, Tenn	55	Omaha, Neb	27
Cincinnati, O	55	Yankton, D. T	21
Louisville, Ky	57	Key West, Fla	70
Memphis, Tenn	53	Nlle-Orléans, La	70

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Andrew Murphy à Mlle Rosa M. De Pouilly.
Christian Schaaberger à Mlle Louisa Lutze.

Naissances.

Mme Jacob A. Dexheimer, un garcon.
Mme Edw. T. Mackie, un garçon.
Mme Gustavus W. Chapman, une fille.

Décès.

Albert Ach, 21 jours, coin des rues Dauphine et Espagne.
Anton Huss, 10 ans, Asile des Orphelins St. Joseph.
John Handy, 13 jours, 50 rue Galvez côté Sud.
Célestine Durieu, 7 mois, 306 rue Ursulines.
Mme veuve Marie Jewais, 94 ans, coin des rues Marigny et Robertson.
Joseph Ewing, 2 ans, 129 rue Franklin côté Nord.
Frank W. Branson, 4 mois, 284 rue Bienville.
Chas A. Morin, 74 ans, 327 rue Villeré côté Nord.
Frank E. Berry, 46 ans, rue Dolachaise, près Barataria.
Bernard Maser, 21 jours, 886 rue Magazine.

Décès de la semaine.—Il est mort, pendant la semaine, dans les limites de la Nlle-Orléans, 94 personnes, dont 10 de la phthisie pulmonaire, 4 de fièvres diverses, 1 de la diphtérie, 7 de la maladie du cœur, 3 de la maladie de Bright.

AGES.—Au-dessous d'un an, 27 ; de 1 à 2 ans, 6 ; de 2 à 5 ans, 5 ; de 5 à 10 ans, 1 ; de 10 à 15 ans, 2 ; de 15 à 20 ans, 4 ; de 20 à 25 ans, 4 ; de 25 à 30 ans, 3 ; de 30 à 40 ans, 7 ; de 40 à 50 ans, 12 ; de 50 à 60 ans, 4 ; de 60 à 70 ans, 10 ; de 70 à 80 ans, 2 ; de 80 à 90 ans, 7 ; de 90 à 100 ans, 1.

NATIONALITÉS.—Anglais, 1 ; Français, 1 ; Allemands, 6 ; Irlandais, 10 ; Italiens, 1 ; Louisianais, 62 ; Américains [autres que Louisianais], 12.

Il est mort 49 personnes du sexe masculin, et 45 du sexe féminin.

Il y a eu 15 décès à l'hôpital de charité.

Les coroners ont délivré 24 certificats de décès.

Proportion des décès [sur la base de 1,000 par an], dans la semaine, 29.53 ; blancs, 18.28 ; couleur, 26.60.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

John Smoker Calmes à Mlle Esther Dinkelspiel, une portion de terre dans le 4me district, dans l'Ilet borné par les rues St. André, Prytanée, Josephine St. Charles.....$5250

Mme Annie Grillon, veuve de Félix James Thibault à Patrick J. Maguire, un terrain dans le 4me district, dans l'Ilet borné par les rues St. Charles, Troisième, Carondelet et Quatrième..$2000

Sam Wise à Solomon Wise, une moitié indivise dans deux terrains dans le 1er district, dans l'Ilet borné par les rues Magasins, Poydras, Camp et Natchez.....$7000

Jacob Sax à Camelia Knobloch, deux terrains dans le 7me district, dans l'Ilet borné par les rues Washington, Troisième, Zimpel et Burdette.....$650

Mme E. Lelievre à l'International Cotton Press Association, deux terrains dans le 1er district, dans l'Ilet borné par les rues Gaiennié, Erato, Front et Nouvelle-Levée.....$2000

Jose P. Martinez à John Everett, un terrain dans le 3me district, dans l'Ilet borné par les rues Espagne, Bons Enfants, Remparts et Poste.....$600

Vente par le percepteur de taxes du 2me district :

F. R. Southmaid à Henry Edward Newton, vingt terrains dans le 2me district, dans l'Ilet borné par les rues Douane, Murat, Canal et Alexandre, $55

Cour Civile de District.—La succession de Chas. Hoffman et épouse, soit.

Des Alf. Duflilo fait abandon de ses biens à ses créanciers, son actif est de $18,097.33; son passif de $16,422.67.

Une assemblée des créanciers aura lieu le 3 mai, en l'étude de M. C. J. Theard.

Jean Rendes, lui aussi, fait à ses créanciers cession de son avoir. $145.50 ; ses dettes s'élèvent à $595.00. M. Ernest Morel représente les intérêts des créanciers absents.

La compagnie d'assurances maritimes "British & Foreign" actionne M. Oakley en indemnisation des dommages causés par la foudre à des cotons qu'elle expediait à bord du navire "E. T. G."

L. J. Witre vs J. J. McGrath et autres — Action en recouvrement de $700.

F. Hollander & Cie vs Manuel W. Borges — Action en recouvrement de $900.

Marie A. Commagère et Jonetta Finney demandent l'émancipation.

Cour de District des Etats-Unis.—Henri J. Pain, sujet anglais, actionne la Direction de l'Exposition Américaine en recouvrement de $2,300 et dépens.

Interne l'affaire du Gouvernement vs R. H. Isabell pour faux, le jury a rapporté un verdict affirmatif, mais recommandant le prisonnier à la clémence du tribunal, parce qu'il avait cru dire qu'il n'était pas gâté d'esprit. Le juge a répondu à cela que le machination du méfait indiquait, au contraire, un esprit bien équilibré chez le prisonnier, qui, d'ailleurs, serait soumis à l'examen d'une commission d'aliénistes.

Cour Criminelle.—Section A—Juge Roman.—Richard Holland et Wm. Madden ont nié leur culpabilité ; ils sont accusés d'attaque à poing fermé dans l'intention de commettre un vol.

Alexandre Lewis a été condamné à cinq mois de détention pour le vol d'un pantalon valant un dollar.

Section B—Juge Baker.—George Frazier s'est reconnu coupable de voies de fait ; John M. Whitaker, d'attaque à main armée. Les deux seront condamnés plus tard.

Chas. Jackson, Dave Reagan, John Bell et John Williams repoussent les accusations diverses formulées contre eux.

Cour du recorder Davey.—Mme E. Jewett ; voies de fait : envoyée devant la cour criminelle.

Nancy Washington : bris de paix : $20 d'amende.

Martin Murphy ; ivresse et bris de paix : punition double, $50 d'amende ou 60 jours d'incarcération.

Peter Hanafin, *hoodlum* ; voies de fait : envoyé devant la cour criminelle.

Joseph Donahue ; ivresse : $20 d'amende.

French Girard ; blessure : envoyé devant la cour criminelle.

Delia Joiner ; port d'arme cachée : mis hors de prison provisoirement sous caution.

Michael Cook ; blessure : mis hors de prison provisoirement sous cautionnement.

Cour du recorder Burthe— Alex. Bergemini ; bris de paix : $5 d'amende.

Emile King ; conduite tapageuse : $5 d'amende.

Joseph Blache ; violation de l'ordonnance qui interdit le jeu : $10 d'amende.

Edmond Nichols ; obtention d'argent sous de faux prétextes : $250 de cautionnement pour assurer sa comparution.

Fred Prans et James Moner ; jeu aux cartes en plein air en violation de la loi : $20 d'amende.

Joseph Driller ; allures suspectes : $20 d'amende.

James H. Ferguson et Sam Resler ; ivresse et bris de paix : $20 d'amende.

Frank Sm